

PROMENADE DANS LE SIÈCLE

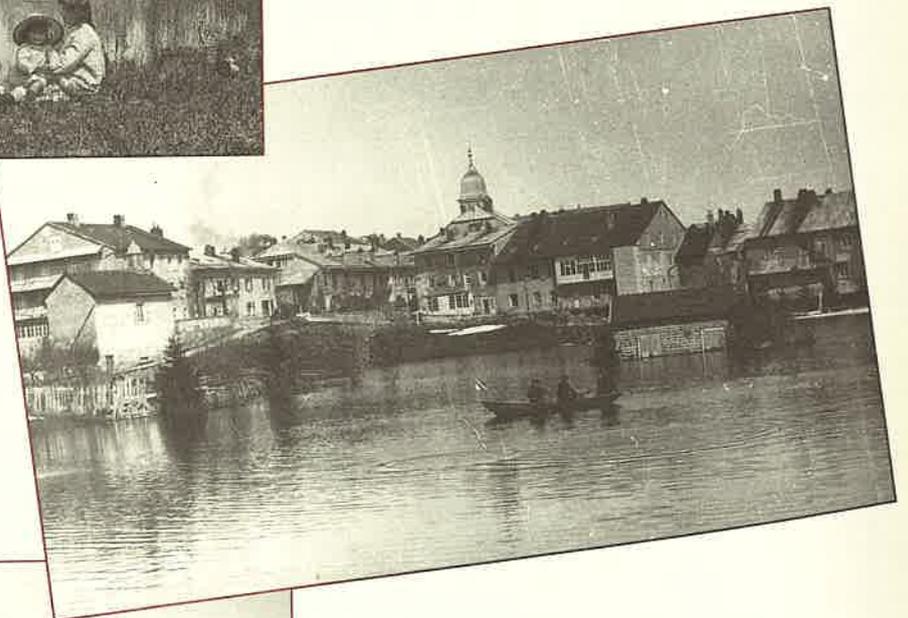
Pour ce premier numéro de l'an 2000, nous avons essayé d'évoquer 100 ans de vie rousselande. Ce panorama rapide ne peut se prétendre exhaustif, ni sans doute exempt de petites erreurs. L'excellent ouvrage de l'abbé Berthet sur sa commune natale a été une aide précieuse. Nous remercions tous ceux qui ont fouillé dans leur mémoire pour fournir souvenirs et renseignements.

Odile LACROIX



1910

En 1910, à la fonte des neiges, un petit lac se formait sur la place actuelle de l'Omnibus. On y faisait même de la barque.



PROMENADE DANS LE SIÈCLE

Les grands événements

Il est difficile aujourd'hui d'obtenir des témoignages directs ou indirects sur la guerre de 14. Lorsque la première guerre mondiale éclate, tous les Rousselands mobilisables partirent, y compris ceux qui résidaient en Suisse. Avec le recul, c'est un sujet d'étonnement de constater qu'aucun d'eux ne profita de la situation frontalière du village pour désertier en se réfugiant en Suisse. Pendant la guerre, l'évènement majeur fut l'annonce des soldats tués ou blessés sur le front. Lorsque le maire (Paul Moret-Jean) sort de chez lui endimanché en pleine semaine, chacun se demande avec anxiété vers quelle maison il va se diriger et dans quelle famille le malheur a frappé. Au total, ce furent 72 Rousselands qui moururent au front et qui ont leurs noms sur le monument aux morts. deux autres moururent des suites de la guerre en 1919 et 1920.

Laissons parler l'abbé Berthet : *"Peu de faits à signaler si ce n'est les difficultés de ravitaillement propres à une commune de montagne, sans ressources agricoles, sans communications faciles, peu de trains, pas de chevaux. La disette des denrées de première nécessité se fit sentir dès le début. Le 8 Août 1914, le pain est rationné, la municipalité fait venir des pommes de terre de Gex. Heureusement, la frontière n'est pas fermée*

hermétiquement et une certaine tolérance est accordée; elle permet le ravitaillement en sucre et en chocolat. Un détail piquant : les journaux suisses étaient déposés sur une des bornes de la Cure, le marchand de journaux du village venait les y chercher ; les Rousselands étaient mieux renseignés que par les communiqués officiels.

La tolérance qui dépendait un peu de chaque préposé aux douanes, fut totalement supprimée en automne 1915. Les récoltes sont comme dans toute la France sérieusement compromises par l'absence des hommes valides. La

lunetterie se ralentit faute de matière première, les verres venaient de la Lorraine allemande ou de Bavière ; on envisagea de les acheter au Japon. En 1917, des gardes-frontières armés sont placés tout le long de la limite franco-suisse. Ils sont en général plus compréhensifs que les employés des douanes. Les cartes de pain sont établies définitivement en Août 1917 ; d'abord des rations de 500 g par personne, puis de 300. Le pain manque à plusieurs reprises, et celui qui était vendu était infect. La grippe espagnole fit peu de victimes.

Comme dans toute la France, les Rousses saluèrent avec joie et soulagement l'armistice du 11 novembre 1918".

Le monument commémoratif aux Morts de la grande guerre fut inauguré le 8 juillet 1922♦

La guerre de 14

La deuxième guerre mondiale

En Juin 40, alors que la rumeur annonce l'arrivée des Allemands, la population prend peur ; 200 personnes franchissent la frontière. Le Fort est occupé. La situation une fois "stabilisée", c'est la longue période d'occupation qui commence.

Nous sommes sur la ligne de démarcation. Celle-ci passe en gros sur la route du Bief de la Chaille (côté de La Cure), passe ensuite sous le Fort et suit enfin la vallée de la Chaille et de la Bienne.

⚔ Ainsi, les Rousses sont en zone occupée, Prémanon et La Doye sont en zone libre. La frontière suisse est totalement fermée. Des fils de fer barbelés interdisent le passage tout le long de la frontière et la Gestapo occupe le poste de douanes de la Cure.

Les habitants se risquent parfois à passer clandestinement la ligne pour aller voir un parent ou tenter de s'approvisionner.

⚔ Le ravitaillement est difficile. Heureux celui qui a un potager. Chacun se débrouille comme il peut, élève des poules et des lapins, voire une vache qui fournit le lait pour les enfants. On a recours au marché noir. La Kommandantur est installée chez Marino, route du Noirmont.

Le couvre-feu est instauré : à 20h en hiver et 22h en été. On essaie de survivre sans attirer l'attention. Des incidents peuvent survenir à tout moment, potentiellement graves.

⚔ L'occupant réquisitionne biens, bêtes, services. On aperçoit parfois des petits groupes qui progressent en se cachant, tentant de gagner la Suisse voisine. A la commune, le maire Paul Moret-Jean, décédé en 1939, a été remplacé par Amédée Fournier. Outre la gestion courante, la municipalité doit composer avec cette situation tellement particulière.

⚔ Des commissions ou des comités spécifiques sont créés : commission de ravitaillement en vivres, comité en vue du ravitaillement de la population en chaussures, délégation de la commune au comité cantonal du secours national, commission pour gérer les fonds donnés en faveur de l'oeuvre d'entraide aux mobilisés, commission pour l'exécution des réquisitions, etc ...

⚔ Par ailleurs des aides ou des subventions exceptionnelles sont votées : subvention à l'union des femmes de France pour la préparation des postes de secours (*défense passive*), subvention à la ligue féminine d'action catholique pour permettre de confectionner des

PROMENADE DANS LE SIECLE

La deuxième guerre mondiale

vêtements chauds aux mobilisés, allocation aux familles des prisonniers (qui sont au nombre de 36 en 1941, de 25 en mars 1944), subvention à la Croix-Rouge de Morez en faveur de l'oeuvre des prisonniers de guerre, etc ...

Il s'agit de gérer la pénurie et d'organiser la solidarité.

Ainsi, on se préoccupe de répartir équitablement l'avoine pour le bétail, avec priorité pour les chevaux et les porcheries. La commune fait ainsi des coupes de bois exceptionnelles au Risoux pour approvisionner les habitants en bois de chauffage, à raison de deux stères par foyer. Les boulangeries et fromageries reçoivent un peu plus.

➤ En Octobre 41, à propos d'une mésentente sur le ravitaillement semble-t-il, le conseil municipal démissionne collectivement. Le Préfet du Jura occupé institue alors une Délégation Spéciale, habilitée à prendre les mêmes décisions que le conseil municipal, et ainsi constituée : président : Maxime Grenier - membres : Gaston Chavetnoir et Arthur Chevassus. La Délégation Spéciale s'installe en décembre 41.

➤ Citons de nouveau l'abbé Berthet pour évoquer la fin de la guerre : "La fin de la guerre fut pour la commune des Rousses le plus tragique évènement qu'elle eût connu de toute son existence.

A l'incendie et au pillage qu'avait déjà supportés la population en 1815, s'ajouta le meurtre(...)

Dès le début d'Août 44, les troupes du maquis du Haut-Jura essayèrent de libérer la région de Morez-Les Rousses, et de couper ainsi toute retraite par les hautes vallées aux unités allemandes venant de Savoie. Le 21 Août, en début d'après-midi, toute la population célèbre déjà la libération; un drapeau tricolore est hissé sur la place. Mais, peu après, une forte colonne allemande est annoncée montant de Morez, tandis qu'une autre venait de Gex. Elles sont composées en grande partie de Cosaques et de S.S. La population redoute des représailles. Monsieur le Curé, quelques hommes, partent courageusement à la rencontre des ennemis pour parlementer. Plusieurs ont le brassard de la Croix Rouge et ils portent un drapeau blanc. A une centaine de mètres de la sortie du village, ils se heurtent à la colonne qui vient de Morez. Fort mal reçus, les parlementaires sont amenés sur le bord de la route, un peu plus bas. Aucune discussion n'est possible. Les troupes allemandes tirent sur les maisons des Rousses en Bas, les

incendient. Des otages, pris au village, sont conduits brutalement vers le premier groupe de Rousselands. Tous sont alignés, près du tournant des Bayards, face au mur de soutènement de la route. L'exécution se prépare. Quelques victimes tentent de s'enfuir, elles sont abattues. L'abbé

Chalumeaux, curé de la paroisse, fut le dernier fusillé à cet endroit (il y en eut douze). Après des heures d'attente anxieuse, Monsieur le Maire et quelques survivants rentrent, la nuit tombée, au village.

Le lendemain, la population est invitée à quitter le village; elle s'enfuit, soit en Suisse, soit à Bois d'Amont. Les deux colonnes allemandes ont fait leur jonction, malgré une âpre lutte des maquisards ; elles se retranchent avec 14 otages dans le Fort, d'où elles sortent pour piller, exécuter plusieurs Rousselands qui n'avaient pas fui, brûler plus d'une ferme au Platelet. Les gardes-frontières suisses, inquiets, protègent la retraite de quelques jeunes Rousselands. Enfin, dans la nuit du 27 au 28 août, voyant toutes leurs communications coupées, les Allemands descendent à Morez. Le village est réoccupé par les troupes du maquis; timidement, la population revient "sauver ce qui restait du pillage clandestin". Le mardi 29 août,

un premier tram venant de Suisse, ramène quelques réfugiés ...

La commune des Rousses reçut la Croix de Guerre avec étoile de bronze pour sa participation à la résistance, pour son attitude pendant l'occupation, et pour ses souffrances à la Libération"

➤ En Septembre 1944, la commune se sent définitivement libérée (la libération de Morez est intervenue le 3 septembre), et un comité local de libération se met en place. La séance est ouverte par un historique de la Délégation Spéciale nommée par Vichy en octobre 41. Puis l'ancien conseil municipal est rétabli en entier. On se répartit les tâches : mairie et administration, ravitaillement de la population, questions agricoles et réquisitions, chauffage de la population. Un comité de secours aux sinistrés est créé.

Les difficultés de ravitaillement sont grandes. Il y a des cartes de rationnement pour diverses denrées, et d'abord pour le pain. Des élections municipales ont lieu en 1945. Une seule liste se présente, la liste CNR, en reconnaissance envers le général de Gaulle. Maxime Grenier est élu maire (il le restera jusqu'en 1965). La reconstruction reste, avec le ravitaillement, un gros souci pour la municipalité ♦



PROMENADE DANS LE SIÈCLE

Les préliminaires d'Evian

C'est aux Rousses que furent discutés et signés les préliminaires des accords d'Evian, entre la France et le gouvernement provisoire de la République algérienne, en février 1962. Les négociations eurent lieu pendant les vacances scolaires, dans le bâtiment des Ponts et Chaussées situé à l'entrée Sud du village et connu sous le nom de Yéti.

La délégation française était composée de Messieurs Louis Joxe, Robert Buron et de Jean de Broglie. L'algérienne de Messieurs Belkacem Krim, Ben Yahia et Malek.

Durant 9 jours, du 10 au 19 février, eurent lieu les discussions, dans le secret le plus absolu. La délégation française logeait sur place. Les Algériens venaient chaque jour d'Yverdon. Une limousine les amenait chaque jour tôt

le matin, se garait discrètement dans le garage du Yéti et repartait le soir sans que, jamais personne ne pût se douter de l'évènement. Il y avait cependant force mesures de sécurité : CRS basés au Fort des Rousses, hommes des Renseignements Généraux en nombre, inspecteurs de police sur tous les paliers du Yéti, hélicoptère prêt à intervenir.

Seuls quelques personnalités du département et le maire des Rousses (Maxime Grenier) étaient au courant de ce qui se passait. Les journalistes cherchèrent en vain, questionnant discrètement la population, qui n'avait vraiment rien à dire !

Lorsque les négociateurs se séparèrent, au matin du 19 Février, le traité d'Evian, à part quelques détails était prêt à être signé ♦

La vie quotidienne

On a vu (cf bulletin municipal n°8) que la première canalisation fut établie en 1862 pour amener l'eau de la source du Cernillet jusqu'à la fontaine du centre des Rousses.

Dans les années 30, une deuxième source, à proximité des Rousses d'Amont est choisie pour les maisons du village. Le réservoir du Risoux et un réseau de canalisations sont construits à cet effet en 1932. En fait, ces canalisations se dégradent prématurément à cause d'une usure par électrolyse due aux courants vagabonds provenant de la ligne électrique du tram. Des demandes pressantes de subventions sont adressées par le conseil municipal dès 1939 et 1940 pour faire de nouvelles canalisations. La distribution est alors jugée très défectueuse. Parallèlement, on demande aussi une analyse de l'eau de la source du Cernillet ainsi qu'une visite géologique. On étudie aussi les moyens propres à augmenter la quantité d'eau disponible. On pense déjà au lac.

La rénovation du réseau de canalisations est l'objet des préoccupations constantes du conseil municipal et les demandes de subventions vont crescendo à partir de 1939 : demande pressante en 1939, demande urgente en 1940, distribution jugée très défectueuse en 1940, extrêmement précaire et à la veille d'être supprimée en 1946, réparations d'une nécessité impérieuse en 1946, d'une urgence extrême en 1947. Certains abonnés refusent de payer leur facture d'eau puisqu'ils ne bénéficient plus d'une distribution

satisfaisante. L'argument est retenu. L'administration militaire saisit de son côté le conseil municipal d'une réclamation relative à l'alimentation en eau potable du Fort des Rousses. Il sera décidé en 1946 la construction d'un réservoir au fort. Finalement, le conseil municipal décide de ne plus attendre les subventions et de recourir lui-même à l'emprunt pour financer les travaux. Ceux-ci commencent en septembre 1947 et sont réceptionnés l'année suivante à

L'eau

la satisfaction de tous. Les usagers devront alors participer aux frais de distribution (1948). Mais devant l'insuffisance d'eau pour les besoins grandissants de la population, un nouveau projet est étudié dès 1953, approuvé en février 1954 : prise d'eau au lac, réservoir d'équilibre au Fort des Rousses, alimentation des Rousses en Bas et de La Cure.

En 1955 est créé le syndicat intercommunal des eaux du plateau des Rousses. Les travaux durent deux ans et demi. Le 14 Juillet 1958, l'eau du lac est envoyée pour la première fois dans le réservoir du Risoux. La Cure, qui a un réservoir propre, est alimentée et les travaux se poursuivent en direction des Cressonnières et des Tuffes.

Le 10 Août 1958, les Rousses sont alimentées exclusivement en eau du lac.

Un réseau d'égouts, commencé en 1933, évacue les eaux usées. C'est un travail énorme, très onéreux vu l'étendue du territoire communal. Il est réalisé par tranches et se poursuit encore aujourd'hui ♦

PROMENADE DANS LE SIÈCLE

La vie quotidienne

A partir de 1903, Félix Pécelet s'était attaché à faire venir le courant électrique jusqu'aux Rousses. Il voulait

aider ainsi à maintenir sur le plateau, les ateliers de lunetterie et de lapidaire qui tendaient à descendre pour trouver la force motrice. Il espérait aussi attirer de nouvelles entreprises et, souci non moins louable, faciliter la tâche des ménagères en mettant à leur disposition la fée électricité.

Les premières maisons qui reçurent l'électricité furent celles du Vivier en 1906, (*il semble qu'à l'époque, les habitants du Gravier furent convaincus de s'opposer à ce que la ligne passe côté Noirmont*). L'électricité venait alors de Vallorbe via la vallée de Joux. Le Gravier et les Landes furent équipés en 1913, toujours avec l'électricité venant de Suisse. La ligne fut prolongée jusqu'aux Cressonnières en 1924. Entre-temps s'est constituée une Société des forces motrices de la vallée de la Bienne, concessionnaire de la distribution d'énergie électrique dans le village.

C'est avec cette société que, par exemple, la commune passe contrat pour l'éclairage public qui se met

L'électricité

progressivement en place dès 1908 ou encore pour le pompage de l'eau. L'équipement se poursuit alors par secteurs jusque dans les années 30. Les

hameaux de la Doye, Trélarce, Gouland, Sous les Barres furent électrifiés en 1921 par la Société des forces motrices de la vallée de la Bienne. Quand le traité avec la société de Vallorbe vint à expiration, toute la commune reçut l'électricité de France. En Février 1940, la Société des forces motrices de la vallée de la Bienne fusionne avec l'Union Electrique. Le tout sera repris par EDF en 1947.

Les fermes isolées restent néanmoins à l'écart du mouvement et leurs habitants doivent se raccorder à titre individuel et onéreux. Par exemple, ce n'est qu'en 1947 que Narcisse Vandelle des Landes Derrière obtient une subvention couvrant à peine le tiers de la dépense pour l'électrification de sa ferme.

Avant l'électricité, on s'éclairait dans les maisons avec des lampes "pigeon". La lampe "tempête" est utilisée lorsqu'on doit sortir, notamment pour aller à l'étable traire les bêtes ou leur donner des soins ♦

L'école primaire étant obligatoire depuis Jules Ferry et le ramassage scolaire n'étant pas encore de mise, il fallut créer sur un territoire communal relativement étendu, assez d'écoles pour que chaque enfant puisse s'y rendre à pied. Dès avant la guerre de 14, il y avait aux Rousses 11 écoles. Au village même, il y avait l'école des garçons (*en face de l'église*), l'école des filles (*à la mairie*) et l'école privée (*au couvent*). Ces écoles accueillaient les enfants du village, ceux des Rousses en Bas et du Sagy. L'école privée était en principe une école de filles, mais elle acceptait les petits garçons jusqu'à 7 ans. Elle avait aussi quelques places pour des pensionnaires des hameaux, notamment à la mauvaise saison.

Chaque hameau avait son école : le Vivier, le Gravier (1865), les Plans, Les Landes (1865), le Platelet (1894), Gouland (1881), la Doye (1895). L'école de la Cure fut construite beaucoup plus tard (1958).

La chute démographique due à la guerre de 14 amena l'administration à fermer d'abord l'école des Plans en 1921. Celle du Vivier fut transférée au Vivier de Bois d'Amont.

L'école du Platelet (*sur la route du Bief de la Chaille*) regroupait les enfants du Platelet, de la Cure, du Bief de la Chaille, des Cressonnières, de la Halle et de la Jaquette, plus quelques écoliers suisses. Les anciens se souviennent être allés à l'école à pied, à travers champs, à ski en hiver.

De 1925 à 1953, c'est Melle Jeanne Fournier qui mène tout son petit monde (*jusqu'à 40 élèves*) à la baguette. Elle pourra s'enorgueillir de n'avoir connu aucun échec au certificat d'études. Elle finira sa carrière à l'école des filles aux Rousses. Quant à sa cousine, Melle Rachel Fournier, elle commence sa carrière à l'école des Landes en 1914. En 1924, elle est nommée directrice de l'école des filles au village, poste qu'elle occupera jusqu'à sa retraite en 1953.

Les écoles

L'école de Gouland accueille les enfants de Gouland, Sous les Barres, Trélarce et d'une partie du Sagy. En avril 1938, le conseil municipal proteste avec énergie contre la fermeture temporaire de cette école, décidée par l'inspecteur d'académie pour raison du déplacement de l'institutrice à Morez. Il y joint une pétition des parents concernés "attendu que les enfants devront alors se rendre à une autre école, distante de 6 km".

Dans toutes ces écoles, où la classe unique est de rigueur, le maître ou la maîtresse, comme on dit, est un personnage important et respecté. Malheur à l'enfant qui s'est fait punir ou mettre en retenue; la peine est souvent doublée par les parents ! En novembre 1942 est créée une cantine scolaire pour les enfants des Rousses.

Le certificat d'études est un événement important. La réussite à cet examen honore les familles et ouvre les portes de la vie active. En mai 1945, le conseil municipal demande le rétablissement du centre d'examen des Rousses. A partir de 1947, des primes sont attribuées aux lauréats : 50 francs (anciens !) à chaque reçu, plus 50 francs au premier garçon et à la première fille.

Toutes les écoles de hameaux fermeront les unes après les autres (*celle du gravier en 1975, celle du gouland en 1976, celle de la Cure dans les années 80*) et les enfants seront regroupés au village ou à la Doye.

Le groupe scolaire ouvre en 1974 et remplace les écoles de garçons et de filles du village. Il compte actuellement 7 classes, auxquelles il faut ajouter les 5 de l'école maternelle.

Quant au collège, ce fut l'acharnement conjugué d'André Lizon, maire des Rousses, de Georges Vandell, maire de Bois-d'Amont et du recteur Magnin, qui conduisit à son ouverture à la rentrée 1975 ♦

PROMENADE DANS LE SIECLE

La vie quotidienne : les écoles



Ecole des garçons vers 1950. Au centre : M. Jaillet



Ecole des filles vers 1930. A droite, Melle Rachel Fournier

PROMENADE DANS LE SIECLE

La vie quotidienne

L'idée court, depuis 1939, de la construction d'un Hôtel des Postes. A cette époque, la Poste est située en face du chalet Berthet, au même endroit, logiquement, que le relais de l'ancienne diligence.

✉ En 1941, la commission administrative du Bureau de bienfaisance obtient de la commune l'autorisation de souscrire un emprunt de 60 000 F pour la réalisation du bureau de poste, (l'actuel bureau est effectivement propriété du CCAS, successeur de l'ancien bureau de bienfaisance).

✉ Le bureau des Postes des Rousses est des plus actifs. Par exemple, en 1963, le nombre d'objets de correspondance, qui est en moyenne de 165 par habitant dans le Jura, est de 252 aux Rousses.

✉ En 1937, le conseil municipal fait écho à la protestation des négociants et commerçants des Rousses parce qu'il n'existe plus qu'un départ du courrier à 14h, par l'autocar du syndicat intercommunal du Haut-Jura. Cet unique départ, tôt dans l'après-midi, semble préjudiciable au commerce, à l'industrie et au développement touristique. "Avant la guerre de 14, il y avait deux départs et deux arrivées de courrier. La commune demande donc avec insistance à l'administration des Postes de bien vouloir rétablir un second départ du courrier par le tram qui descend à Morez à 20h". Les nouvelles urgentes arrivent aussi par télégrammes. A plusieurs reprises, la commune vote une subvention au télégraphiste chargé de porter le petit papier bleu.

☎ En ce qui concerne le téléphone, dès décembre 1906, on peut établir des communications depuis le bureau des Postes des Rousses avec Bellefontaine, Bois d'Amont, Morbier, Aubonne, Cossonay, Lausanne, Orbe, Le Sentier, Vallorbe. Entre 1906 et 1914, les possibilités s'étendent en direction de Prémanon, Lamoura, Lajoux ainsi que vers les communes du canton de

St-Claude. Pour les particuliers, il semble que le premier abonné fut M. Petit-Radix de l'hôtel de France qui avait donc le n° 1, puis le docteur Dumont le n° 2. (1913)

La Poste

☎ Peu de Rousselands ont le téléphone ; on ne compte que six abonnés en 1927 (l'hôtel de France, la gendarmerie, le médecin, le boucher, la scierie Rousseau et Léon Grenier lunetier). Puis le nombre des abonnés progresse rapidement : 43 en 1936, 136 en 1963.

☎ Avant que le téléphone ne devienne un équipement banal, il existe des postes d'abonnement public dans les

différents hameaux. En 1946 par exemple, il n'y a aucun abonné privé au hameau du Bief de la Chaille et le poste d'abonnement public est le seul téléphone disponible pour les habitants ♦



La vie quotidienne

Dès l'année 1904, le docteur Yersin consulte à l'hôtel Ponthus à la Cure tous les jeudis pendant les mois d'avril et mai. Il semble que le premier médecin résidant aux Rousses fut le docteur Coutard, avant la guerre de 14. Il est chargé par exemple du service de la vaccination gratuite et obligatoire. Les séances ont lieu à la Mairie. Il réside dans la rue principale dans la maison André Mathieu. Il fut suivi par le docteur Dumont, pendant la grande guerre. Celui-ci dut sans doute faire face à l'épidémie de grippe espagnole qui sévit durant l'hiver 1917-1918. Avant eux, les habitants du plateau devaient recourir à un médecin morézien, ou encore à un médecin suisse, de Nyon ou de la vallée de Joux. Il faut dire qu'à l'époque, on ne se précipitait pas chez le médecin à la moindre alerte. On trouve ensuite la trace d'un certain docteur Leteneur puis du docteur Noailly, qui s'installe aux Rousses en Avril 1929. C'est d'ailleurs à cette date que la commune achète l'immeuble joint à l'asile Mandrillon pour le logement du médecin du village. Puis vient le docteur Weisenburger qui bénéficiait d'une subvention allouée par la commune. Son successeur, le docteur Walder s'installe aux Rousses durant le quatrième trimestre 1936 et bénéficie de la même subvention. Celui-ci, juif, juge plus prudent de quitter la commune en mars 1940 pour s'installer à Lamoura, en zone libre. Le docteur Walder sera néanmoins pris et fusillé en juin 1944, sans doute à la suite d'une indiscretion ou d'une maladresse. Ce médecin semble avoir été très apprécié dans la commune puisque le conseil municipal décide de participer aux frais d'obsèques en reconnaissance pour les services rendus par lui avant les hostilités. En 1947, la commune prendra en charge les frais d'exhumation de son corps et participera à la construction d'un monument commémoratif.

Le docteur Charnaud s'installe en octobre 1940. Entre les deux, c'est le docteur Brochard de Morez qui a assuré le service médical pendant les mois d'août et septembre. La commune lui alloue une subvention en récompense de ses bons services. Le docteur Charnaud est très vite remplacé par le docteur Creisson qui s'installe en décembre 1943. La commune vote en sa faveur une subvention et décide de lui allouer pour la première année un supplément en espèces : bois et charbon. Le docteur Creisson sera fusillé durant les journées tragiques des 21 et 22 Août 1944. Le docteur Dalloz de Morez assure le service médical du 1^{er} janvier au 1^{er} mai 1946.

A cette date vient le docteur Guillermet, à qui la commune alloue une subvention pour se procurer le matériel médical qui lui est nécessaire. On voit qu'à cette époque, la commune fait tous ses efforts pour s'assurer

La santé

les services d'un médecin. A de nombreuses reprises, elle vote des subventions pour ses médecins, participant aux frais de loyer, de chauffage, d'achat de matériel médical. Pourtant, dans les années 40-50, la population est encore très orientée vers la Suisse pour certains soins médicaux ; en 1948, par exemple, le conseil municipal émet le vœu que soit établi un service de cars Morez-Genève et Morez-Lausanne pour la population frontalière et le transport des malades désirant consulter des spécialistes.

Se succéderont ensuite les docteurs Vienne, Julius, Boesch et Lecointre, tous exerçant à la maison Mandrillon jusqu'à sa transformation en foyer-logement en 1992.

Pour les naissances, point de médecin ni de maternité proche. On fait plutôt appel à la sage-femme. On trouve dans les journaux locaux la trace d'une certaine Marceline Lacroix, sage-femme diplômée de la Faculté de Médecine de Lyon qui s'installe en janvier 1904 chez son oncle Gustave Mollard, propriétaire de l'hôtel de la Couronne. Puis ce sont Clémence Rousseau au Grand Cher ou encore Gabrielle Prost au Sagy (*maison Rabasa*) qui exerça jusqu'en 1946. On se souvient aussi de Melle Jacquemin dans les années 40. Leur rôle est reconnu et récompensé : à plusieurs reprises, la commune leur alloue des primes d'accouchements.

En ce qui concerne la pharmacie, il fallut attendre les années 50 pour voir s'installer une officine en bas de la rue de l'église. Monsieur Klauss fut notre premier pharmacien. Auparavant, les médicaments étaient délivrés au premier étage du cabinet médical par Mme Guillermet, mère du docteur.

Au début du siècle, les soins infirmiers étaient assurés dans les cas urgents par les soeurs de ce qui était alors l'hospice Mandrillon (*congrégation des Soeurs de St Joseph*). C'étaient elles aussi qui prenaient en charge les personnes âgées devenues incapables de se suffirent à elles-mêmes. La commune reconnaît et apprécie les services des soeurs garde-malades. A plusieurs reprises, elle leur alloue une subvention, sous forme de règlement de la facture de charbon, considérant qu'elles rendent dans la commune des services très appréciables à la satisfaction de toute la population.

Les Soeurs Dominicaines des campagnes arrivent aux Rousses en 1937. Elles demeurent au Couvent (*actuelle école privée*). Elles forment une petite communauté de 4 ou 5 religieuses, dont une infirmière. La première fut Mère Saint-Paul, remplacée par Soeur Marie-Françoise en 1942. Celle-ci travailla d'abord avec le docteur Creisson, puis avec le docteur Guillermet après la guerre. Le secteur de son activité est celui de la commune avec tous ses

PROMENADE DANS LE SIÈCLE

La vie quotidienne

hameaux. Il lui arrive aussi d'aller jusqu'à Prémanson où il n'y a pas d'infirmière. Les tournées se font à pied ou à vélo. Les déplacements en hiver posent un sérieux problème, aussi Soeur Marie-Françoise se résolut-elle un jour à chausser les skis avec sa longue robe de religieuse, pour faire sa tournée lorsque la neige est venue. Comme dit Soeur St Martin : *"Oui, bien sûr, l'hiver en skis, nos robes blanches étaient raides de gelée, le bas tout arrondi, presque une robe de bal !"*

☞ En 1953, Soeur St Martin remplace Soeur Marie-Françoise. A son tour, elle fait la rude expérience des tournées sur le vaste territoire communal par tous les temps (voir témoignage ci-après). En 1958, Soeur Ancilla prend le relais jusqu'en 1971. A cette date, Soeur Gisèle arrive aux Rousses. Ce sera la dernière infirmière religieuse de notre commune (jusqu'en 1987). Le dispensaire est toujours dans la maison Favre et le travail devenant de plus en plus lourd, elle s'adjoint les services d'une, puis deux infirmières à mi-temps, rémunérées par la commune. Une infirmière libérale, madame Koch, s'est par ailleurs installée dans la commune en 1972. C'est en 1980 qu'est créé le Centre de Soins Communal, celui que l'on connaît aujourd'hui (actuellement dans les locaux de la résidence Mandrillon, après un passage à l'hospice Mandrillon, puis à la Résidence Gérard Loye).

☞ Le couvent des Dominicaines abritait aussi un dispensaire où une permanence était assurée deux fois par jour (Ce dispensaire est sans doute le prolongement d'un "hôpital" situé au Couvent, dont on trouve la trace au

milieu du XIX^{ème} siècle. Celui-ci, composé de trois salles contenant 14 lits, est destiné à recevoir les militaires malades et les ouvriers blessés en travaillant aux fortifications). En 1938, par exemple la consultation des nourrissons s'y tient le 2^{ème} jeudi de chaque mois, assurée par le docteur Dalloz de Morez. Plus tard (vers 1958-1960), le dispensaire s'installe à la maison Favre, sur proposition de Madame Favre elle-même. Outre les permanences quotidiennes, on y vaccine les nourrissons, on y pratique même des interventions légères telles l'ablation des amygdales ou des végétations.

Madame Favre, donatrice de la maison du même nom, avait eu aussi l'ambition de créer aux Rousses une maternité. Elle fit donc aménager le deuxième étage de sa maison pour y recevoir les parturientes, très bien paraît-il aux normes de l'époque. Elle avait promis de faire cadeau d'une layette complète à la première femme qui viendrait accoucher dans sa maternité. En fait, aucune Rousselande n'y vint jamais et Madame Favre dut être bien déçue ...

☞ En ce qui concerne les soins dentaires, les habitants du plateau vont à Morez ou encore au Sentier. Il y eut cependant de façon épisodique des cabinets ouvrant un ou deux jours par semaine sur place. Par exemple, le cabinet dentaire du docteur Fitting à la Cure suisse est ouvert régulièrement tous les jeudis dès 1906. On se souvient aussi de Paul Lamy qui consulte dans son cabinet de Faubourg un jour par semaine dans les années 50. Il faut attendre 1969 pour qu'un cabinet permanent (M. Gallois) ouvre au village ♦

Témoignage de Soeur St Martin, infirmière aux Rousses de 1953 à 1958.

"Arrivée aux Rousses en 1953, je remplaçais Soeur Marie-Françoise pour le travail d'infirmière.

Celui-ci consistait à aller donner à domicile les soins prescrits par les médecins (le docteur Guillermet au début, le docteur Vienne ensuite), ainsi que la tenue d'une permanence de soins bi-quotidienne au dispensaire installé dans le Couvent.

Le secteur de travail comprenait les Rousses, les hameaux proches : les Rousses en Bas et d'autres dont j'ai oublié les noms. Parfois il s'agissait de fermes isolées. Nous allions à la Cure : à droite vers les Jouvencelles et jusqu'à Prémanson. De la Cure, il m'est arrivé de faire de petites incursions en Suisse, pour des malades proches de la frontière. A gauche de la Cure, les Landes qui rejoignaient, je crois, la route de Bois d'Amont au début du lac, ainsi que maisons et hameaux longeant la gauche et la droite du lac, par exemple, le

Gravier. Nous n'allions pas jusqu'à Bois d'Amont où une sage-femme assurait les soins.

Selon le temps, il y avait divers moyens de locomotion : le vélo ou plus souvent une petite moto, les skis, la marche. La moto, un peu vieille, roulait fort bien dans les descentes, mais déclarait souvent forfait dans les montées. Il fallait alors la pousser jusqu'en haut de la côte, puis la mener tout droit à mon mécanicien sauveur, M. Félix Mandrillon, compétent, calme et efficace, il réparait le plus vite possible les dégâts pour que je puisse reprendre la tournée. Qu'aurais-je pu faire sans son aide ... je n'ai jamais oublié M. Félix Mandrillon et tous les services qu'il m'a rendus.

Quant aux skis, un voisin de l'école, qui en louait, m'en avait donné une paire. Mais il me manquait la virtuosité et la pratique de Soeur Marie-Françoise. J'étais tout juste capable d'avancer un ski après l'autre et de me

PROMENADE DANS LE SIÈCLE

Témoignage de Soeur St Martin, infirmière aux Rousses de 1953 à 1958.

relever toute seule d'une chute. Quant à arriver en haut d'un monticule de neige sans reglisser en bas, il a fallu qu'on m'explique. Dans les bois, au dessous des Rousses, je devais me rendre dans une ferme isolée. La pente pour y descendre était bien raide. Alors je m'asseyais carrément sur les skis, me débrouillant pour éviter de rentrer dans les arbres, tout en veillant à ne pas semer mes boîtes de seringues dans la nature. Pour être franche, je m'amusais bien et puis la neige, les sapins, le paysage, tout cela était si beau.

Enfin, quand le mauvais temps ne permettait plus que d'aller à pied, je prenais la route. Là aussi, j'avais de la chance. Par exemple, lorsque revenant de tournée, je passais devant le poste de Douanes de la Cure, les douaniers m'ayant aperçue, ne manquaient pas de recommander à un conducteur de voiture se dirigeant vers les Rousses de s'arrêter quand ils verraient une petite soeur en noir marchant sur la route, pour la faire monter et la conduire un bout de chemin. Je n'ai pas oublié les douaniers non plus.

Il y avait aussi Mr Simon Lacroix : son travail l'obligeait à faire tous les matins un aller-retour à Bois d'Amont. Ayant remarqué que moi aussi j'allais tous les jours au Gravier, vers les mêmes heures, il avait proposé de me prendre à l'aller, me déposant en passant à l'endroit voulu, j'y faisais mon travail, Mr Lacroix continuait sa route et ses occupations et me reprenait dans son auto au retour. Une fois, il m'avait oubliée, eh bien il est revenu pour me chercher. Il avait chaque fois un bon sourire.

La vieille moto étant près de rendre l'âme, ou plutôt le moteur, Mr le Curé avait sollicité l'aide des paroissiens pour acheter une "Lambretta" toute neuve. C'était un genre de scooter avec des roues plus grandes. Il fallait un permis pour la conduire. Ce fut donc bien pratique et agréable en été de rouler dessus. En hiver, il faisait froid, mais on se réchauffait vite. Cependant, quand il gelait très fort, l'hiver 1956 par exemple, la moto finissait par geler aussi. Cet hiver-là, je me souviens, dans une maison isolée au milieu d'un grand champ de neige, habitait une malade qu'il fallait hospitaliser d'urgence. Une auto ne pouvait pas s'y rendre. Alors, il a fallu aménager un grand traîneau tiré par des chevaux, bien protéger la malade pour l'amener jusqu'à la route où l'attendait l'ambulance. C'était donc ainsi qu'on circulait pour le service des malades. Jusqu'au jour où partant soigner un malade gravement atteint à une dizaine de km de là, je rencontre Lucienne, la fille de M. Grenier, maire des Rousses. Me voyant sur les skis, elle me demande où j'allais, puis m'interroge un peu plus sur les divers trajets habituellement effectués, et en parle à son père, Mr le Maire.

Moins de 15 jours après, le conseil municipal décidait l'achat d'une 2 CV pour le service des soins à domicile des malades. Par ailleurs, la municipalité nous accordait depuis longtemps une somme mensuelle pour les frais de dispensaire et autres, car il faut préciser qu'à cette époque, le remboursement des soins infirmiers par les Caisses de Sécurité Sociale ou de MSA n'étaient pas encore très organisés. En conséquence, nos soins étaient gratuits jusqu'à ce que le système de remboursement se mette en place. Mais les Rousselands nous aidaient à vivre, rendant à la Communauté de nombreux et fréquents services.

Par exemple, le "panier du dimanche" pour les Soeurs était toujours fidèlement offert, ainsi que d'autres attentions de toutes sortes. Cette bienvenue 2 CV étant commandée, il me fallait aller passer le permis en plaine, car aux Rousses, l'abondance de neige battait tous les records.

Trois semaines plus tard, permis en poche (j'avais trouvé bien plus facile de rouler sur 4 roues que sur 2), je remontais aux Rousses. La 2 CV m'attendait ; la première sortie fut pour Prémanon, puis les Jouvencelles. Il y avait toujours beaucoup de neige, aussi je fus bien surprise au dernier arrêt de ma tournée, de voir arriver derrière moi, M. Simon Lacroix au volant de sa voiture. Il m'avait suivie de loin pour veiller à ce que tout se passe bien pour la débutante que j'étais. J'étais vraiment touchée de cette attention, il riait bien de mon étonnement et les gens aussi.

La paroisse avait fait installer derrière l'école, un garage pour la 2 CV. Dès le premier jour et par la suite tous les matins, je trouvais la neige déblayée devant la porte et sur le chemin pour que je puisse partir en tournée sans difficultés. C'était M. Camille Berthet, notre voisin qui travaillait à la voirie, qui me rendait fidèlement ce grand service. Ce service se renseignait d'ailleurs auprès du docteur pour déblayer en priorité les routes de sa tournée. Je pense souvent avec gratitude et amitié à tous ceux et celles qui d'une manière ou d'une autre m'ont ainsi facilité la tâche.

Je n'ai pas parlé des malades eux-mêmes. Ma vie était avec et pour eux. Le souvenir de tout ce que nous avons vécu ensemble, joie, douleur, souffrance, amitié, fait partie de mon existence.

A la fin de mon séjour aux Rousses, en 1958, on commençait à parler sérieusement de l'installation d'un Centre de Soins dans la maison que Madame Favre proposait dans ce but. J'ai quitté les Rousses à l'automne 1958, remplacée par Soeur Ancilla ♦

Soeur St Martin (Andrée Frick)

PROMENADE DANS LE SIECLE

La vie agricole

La vie agricole prend dans le Haut-Jura une forme particulière au début du siècle (*et sans doute avant*). Nombreuses étaient les petites fermes, ne comptant que quelques bêtes. L'usage était de faire paître le bétail dans des prés collectifs, en tout cas après les foins. Les "fruitières" collectaient le lait provenant de ces prés et "fromageaient" sur place. Leur origine fut sans doute la nécessité de rassembler le lait de plusieurs producteurs, de manière à en obtenir assez pour faire un fromage. Au milieu du XIX^{ème} siècle, on compte jusqu'à onze de ces petites fruitières. On se souvient encore de celle des Rousses en Bas, des Rousses d'Amont, du Vivier, de la Bourbe, des Berthets, des

matin et le soir, chacun apporte son lait, à pied, à vélo ou à ski, dans la bouille accrochée à son dos pour les petites



Landes, du Platelet, de Trélarce. Les plus importantes, qui recueillent assez de lait, font des meules de fromage façon gruyère (*on ne parle pas encore de Comté*). Les petites font du Morbier, du vacherin, du serrat, des chevrets (*au lait de vache, en dépit de leur nom*), du Septmoncel (*on dit Gex maintenant*). Pour le Morbier, on connaît l'origine de ce fameux fromage à la ligne bleue : la traite du matin sert à faire la première moitié, mise de côté sous une couche protectrice de suie, jusqu'à la traite suivante qui fournira la seconde moitié.

Chaque jour de l'année, on peut voir les cultivateurs amenant le lait à la fruitière dans des "bouilles". Le rite est immuable : entre 7h et 8h, le

productions, dans une carriole ou un traîneau pour les plus importantes. C'est donc aussi l'heure où les habitants viennent s'approvisionner en lait ou en fromage, bases de l'alimentation quotidienne. La fruitière est un lieu important pour la vie du village, lieu de vie, de rencontres et de communication. Là circulent les nouvelles, là se fait l'affichage municipal, là on bavarde et on traite les affaires.

Le village vit au rythme des saisons. La fête patronale marque souvent le début des foins qui mobilisent toute la famille pour de longues journées.

En août-septembre, on fera le regain. On fauche à la faux, on manie fourches et râteaux, on fait sécher le foin en "cuchets" avant de le rassembler dans un drap de foin



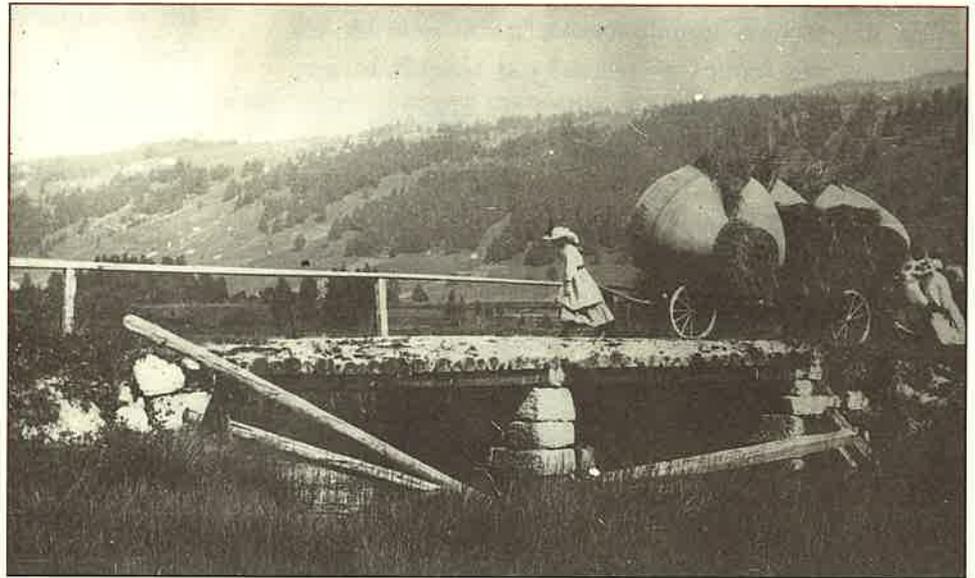
PROMENADE DANS LE SIECLE

La vie agricole

ou de le charger sur la charrette pour le rentrer dans la grange. Vers 1920 apparaissent les premières faucheuses mais elles sont difficiles à utiliser dans les prés en pente. Peu avant la seconde guerre mondiale se répandent de petites faucheuses à moteur, très maniables, pratiques pour les fermes sans attelages.

▣ L'activité agricole, c'est aussi la culture en dépit des conditions climatiques si âpres dans le Haut-Jura. Le plateau est bien plus auto-suffisant qu'il ne l'est aujourd'hui en matière alimentaire. On cultive des pommes de terre (*en grands champs presque totalement disparus*), les choux, les choux-raves, les carottes, les poireaux. On tente aussi les haricots verts, les petits pois et la salade dans les potagers de presque toutes les familles. La récolte est de toute façon bien aléatoire.

▣ On produit encore des céréales orge et avoine qui servent à l'alimentation du bétail. Ceci implique donc les travaux de labour et de moisson, avec charrues, boeufs et



chevaux, avant l'apparition du tracteur dans les années 50. En fait, il devait être bien ingrat de faire des céréales sur notre plateau. Il arrive que des orages de grêle anéantissent la récolte, (*ceux de l'été 42 furent terribles*) il arrive que les premières gelées surviennent avant que l'orge et l'avoine ne parviennent à maturité. La dernière moisson eut lieu, semble-t-il, en 1956, et l'introduction des farines dans l'alimentation animale mit fin à toute tentative de production céréalière.



PROMENADE DANS LE SIÈCLE

La vie agricole

Le soir, en hiver surtout, lorsque la nuit vient tôt, les habitants des fermes ne restent pas inactifs et une seconde activité artisanale, anime les maisons. Cette activité est le plus souvent liée au bois, au lapidaire ou à la lunetterie. A la lumière de la lampe pigeon, et plus tard celle de l'électricité, on taille des pierres fines, on agrafe "les sangles" des boîtes à fromage ou des boîtes à pilules, plus petites ou encore des boîtes à cirage, alors ovales et en bois. On façonne aussi des semelles de bois pour les galoches ou des jouets en bois qui seront livrés à Saint-Claude. La lunetterie fournit aussi de nombreux travaux à domicile.

Des activités annexes sont liées de près ou de loin à l'activité agricole. Des porcheries utilisent le petit lait provenant des fromageries. Des foires aux bestiaux se tiennent 4 fois par an sur le champ de foire (emplacement de l'actuelle maison du tourisme et de son square). Le poids public est à proximité, devant le jardin de la famille Grand-Chavin.

Un maréchal-ferrant passe régulièrement dans la commune. Deux abattoirs tuent les bêtes, de provenance locale, qui pourvoient les boucheries. Tous ces menus événements sont un spectacle dont les gamins du village ne perdent pas une miette ♦



PROMENADE DANS LE SIÈCLE

L'artisanat - l'industrie (d'après l'abbé Berthet)



N° 6 - L'expédition des boîtes

Au XIX^{ème} siècle, horlogerie et lunetterie fraternisent souvent sur le même établi. Les ouvriers des Rousses portent chaque samedi leur travail aux usines de Morez. Aux Rousses même, plusieurs fabricants s'étaient installés.

☞ De petites industries annexes étaient nées de ce travail : les unes fabriquaient des vis, d'autres donnaient un lustre aux lunettes d'acier par nickelage, d'autres encore travaillaient les verres qu'ils recevaient d'Allemagne ou de Lorraine.

☞ En 1911, il n'y a plus que 7 horlogers aux Rousses. en revanche, on compte 16 patrons lunetiers et 480 ouvriers. Près de 800 personnes vivent du travail des lunettes. En fait, le travail de la lunette est souvent associé au travail agricole : il arrive que le chef de famille soit indiqué agriculteur, sa femme et ses enfants sont portés lunetiers. Le recensement de 1936 compte encore 17 patrons. En fait, la plupart ne sont que négociants.

☞ Dans les années d'avant-guerre, on voit apparaître la lunette auto. On perçoit également un renouveau de l'industrie lunetière. La lunetterie connaît un nouvel essor après la victoire et le retour des prisonniers.

☞ En 1962, on compte 10 fabriques de lunettes dont 6 ont une réelle importance et sont en pleine expansion. Les autres sont plutôt artisanales. Le nickelage, le polissage et le décolletage font travailler 3 ateliers.

☞ Les usines ou ateliers de lunettes fermeront les unes après les autres. L'usine Mathieu se déplace à Morez dans les années 70 et l'usine Grandchavin Lamy, plus spécialisée dans la lunette de ski et de moto sera rachetée par CEBE. Il ne reste plus aujourd'hui que la lunetterie Kolly ♦

PROMENADE DANS LE SIECLE

La scierie Rousseau

Un officier polonais ouvrit en 1917 un important atelier. Les scies furent actionnées par une machine à vapeur dont le foyer était alimenté par la sciure et les déchets de bois. La force électrique se substitua ensuite à la machine à vapeur. mais l'affaire était passée en d'autres mains : d'abord un avocat de Montpellier puis la maison Rousseau de Paris qui avait construit un atelier de charpente auprès de la scierie.

▲ L'affaire fut longtemps prospère ; elle occupa jusqu'à 180 ouvriers.

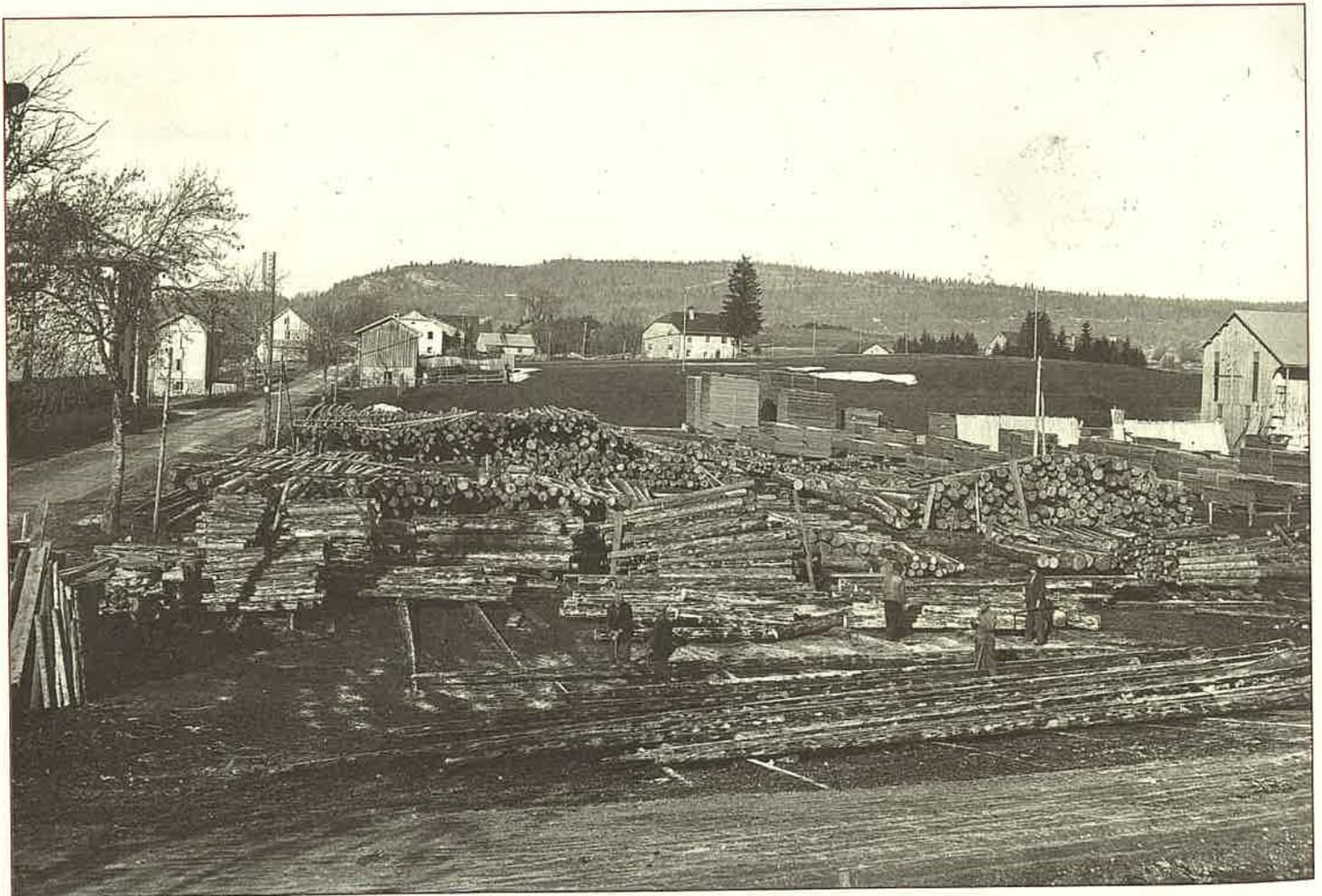
▲ Chaque automne, plusieurs lourds camions amenaient de véritables montagnes de sapins pour assurer du travail pour l'hiver.

▲ Les forêts proches ne suffirent plus à alimenter scierie et charpente. Ce fut peut-être une des raisons qui incitèrent la maison Rousseau à fermer ses portes en 1954. Elle occupait alors 83 ouvriers ; ce fut un rude coup pour l'économie rousselande.

▲ La scierie Rousseau participa à l'effort de reconstruction après la guerre en fournissant aux sinistrés des hangars destinés à abriter les récoltes et le bétail ♦



LES ROUSSES (Jura) — La Gendarmerie et la Scierie



Le ski - Le tourisme

Rappelons encore une fois l'origine du ski aux Rousses. Durant l'hiver 1900-1901, M. Félix Pécelet, maire, et le docteur Coutard, médecin du pays, déjeunèrent à l'hôtel de France. Le hasard voulut que leur voisin de table fût un officier de l'armée anglaise revenant des Indes, qui soignait son paludisme par une cure d'altitude dans la vallée de Joux. Cet officier venait de faire à ski l'ascension de la Dôle et conseilla à ses voisins de remplacer par des skis les raquettes à neige jusqu'alors en usage. Le conseil fut suivi sans retard et l'expérience fut aussitôt tentée. Bien qu'elle eût été riche en culbutes, cette expérience convainquit Félix Pécelet

événement considérable. En 1911, il suscite la création d'une "société", comme on dit alors, celle des Skieurs Rousselands. Il en sera le premier président. En 90 ans d'existence, le club peut s'enorgueillir d'un glorieux palmarès. De Georges et Raymond Berthet à Nicolas Jean-Prost ou Lucas Chevalier, en fond, en saut, en alpin, une longue lignée de skieurs talentueux ont honoré le club des Skieurs Rousselands.

En 1932, les frères Berthet, André et Raymond, ouvrent la première école de ski. Elle se situe entre la Bonbonnière et la Maison Mandrillon. Elle a une clientèle aisée (*morézienne, dijonnaise, parisienne*) qu'elle prend en leçons particulières le dimanche surtout. Les frères Berthet, apôtres du ski, n'aspirent qu'à faire de nouveaux adeptes. Laissons la parole à Raymond Berthet, répondant à un journaliste en 1934 : "le ski, un sport difficile ? Il faut apprendre, c'est entendu, mais je me charge de faire en trois semaines avec un débutant suffisamment doué, un skieur très présentable. Sans doute, un enfant de huit ou dix ans, plus souple et plus hardi qu'un adulte, est le meilleur élève qui soit, mais j'ai vu des hommes débiter à 60 ans et se tirer d'affaire parfaitement". En fait, Raymond Berthet fut sollicité pour enseigner le ski aux futurs moniteurs à Val d'Isère, et ce fut André surtout qui fit vivre l'école de ski des Rousses. Celle-ci se maintint pendant toute la guerre ; André Berthet, prisonnier, fut remplacé à cette époque par Simon Lacroix, beau-frère de Raymond.

Ce fut Jeannot Chevalier qui eut le premier l'idée du cours collectif. Emile Allais avait mis au point une méthode d'enseignement du ski. Jeannot Chevalier s'en fut donc passer le diplôme de moniteur fédéral à Chamonix, accompagné de Maurice Berthet. Muni de ce diplôme, il ouvrit aux Rousses l'Ecole du Ski Français en 1959. Celle-ci débuta donc avec deux moniteurs, se



que l'invention avait de l'avenir dans le pays. Jusqu'en 1914, le ski fait peu d'adeptes, en raison du prix d'achat élevé du matériel et des difficultés à se le procurer (*il vient de Norvège ou de la forêt Noire*).

Les Jurassiens se contentent au début de douves de tonneaux ou de skis en bois blanc fabriqués par des menuisiers locaux. Les attaches sont rudimentaires. Peu à peu pourtant, dans tout le Haut-Jura, les jeunes, garçons et filles s'enthousiasment pour le ski. Des moins jeunes suivent le mouvement : médecin, facteur, gendarmes, douaniers. En 1907, un certain Jean Prost, en charge de courrier, est bloqué aux Rousses avec son traîneau. Il chausse les skis, descend à Morez et remonte à dos les sacs postaux, aidé par Henry Martin, neveu de Félix. Les enfants chausent les skis l'hiver pour aller à l'école. L'usage se répand ensuite pour voisiner de ferme à ferme, faire le ravitaillement, livrer aux fabricants les lunettes ou les boîtes confectionnées au cours de la semaine, courir les bals le dimanche.

Peu à peu, le ski prend sa dimension sportive. Félix Pécelet, membre du club alpin français, obtient que le concours international du CAF ait lieu à Morez en 1909. C'est un



PROMENADE DANS LE SIECLE

Le ski - Le tourisme

débrouillant pour enseigner des groupes répartis en 7 niveaux. Les cours avaient lieu au Pré Chavin dans une joyeuse ambiance. A ces deux précurseurs se joignent rapidement René Berthet, Pierre Franzosi, Gabriel Paget-Goy. Ce dernier s'occupe plus particulièrement des



scolaires avec beaucoup de dévouement. Durant les périodes d'affluence, les douaniers skieurs viennent prêter main forte. Aujourd'hui l'école de ski compte une cinquantaine de moniteurs. L'effectif monte à 80 durant les vacances scolaires.

Concernant les équipements, on voit apparaître un premier remonte-pente à la Combe du Lac en 1934. En fait, il ne s'agit que d'un système rudimentaire où un gros traîneau, tiré par des chevaux, remonte les skieurs en haut de la pente. En 1936, un certain Mercier installe un téléski au Tabagnoz. La Dôle fut ensuite équipée par nos voisins suisses. En 1938, une télé-luge fut mise en service sur les pentes Nord de la Dôle. L'exploitation de cete télé-luge fut contrecarrée par les restrictions d'essence dues à la guerre, et même totalement interrompue dès février 1942. En 1943, la compagnie du Nyon-St Cergue-Morez décide de transformer cette télé-luge en un téléski avec un débit de 300 skieurs à l'heure. Le courant de traction du tram actionnait le moteur du téléski, une ligne ayant été tirée de la Givrine à Cuvaloup. Dans les années 40-50, les skieurs vont en masse à la Dôle et au Tabagnoz.

On cherche alors à rapprocher la clientèle et le massif des Tuffes semble le plus

propice à un équipement. Dès 1948, un projet est étudié ; il concerne la construction d'un tremplin de saut, d'une piste de descente et d'un téléski. Celui-ci entre effectivement en fonctionnement à Noël 1950. Parallèlement, l'équipement de la Dôle se poursuit et se modernise. En 1959, l'ancien téléski de Cuvaloup est remplacé par un autre plus moderne avec un débit de 600 skieurs à l'heure ; (la gare de départ avait été incendiée en mai 1959 par un coup de foudre). L'année précédente, le N-St C-M avait par ailleurs créé le téléski Les Dappes-la Dôle pour décharger celui de Cuvaloup. Côté français, c'est M. Jouvent, ingénieur des Ponts et Chaussées qui prend en main les destinées du secteur de la Halle, sur commande du département. Le premier téléski des Jouvencelles est ouvert en 1963, avec l'avenir qu'on lui connaît. La commune des Rousses, quant à elle, équipe les pentes du Noirmont en 1968.

Les compétitions de ski, dans les débuts, font la part belle au saut à ski. Une station se doit donc d'être équipée en tremplins. Si les tremplins des Tuffes (datant de 1976) sont les seuls aujourd'hui à pouvoir accueillir des compétitions, on peut voir autour des Rousses les structures délaissées d'anciens tremplins. Aux Berthets d'abord, un tremplin est construit dans les années 34-35. Le site a été jugé adapté à une telle installation, en dépit de la nécessité de créer une piste d'élan artificielle. En 1938, le conseil municipal sollicite du Ministère des Travaux Publics une subvention pour améliorer ce tremplin, ainsi que le petit tremplin scolaire du village. Le tremplin des Berthets verra le dernier concours de saut à



20651 © STATION DES ROUSSES (Jura) — LE VILLAGE SOUS LA NEIGE

PROMENADE DANS LE SIECLE

Le ski - Le tourisme

ski en 1947. La piste de réception est d'ailleurs devenue trop courte vu l'augmentation de la longueur des sauts due à l'amélioration du matériel. On verra encore quelque temps des concours de saut au tremplin de la Doye (construit en 1934).

pose de panneaux de jalonnement, peinture de signalisation, etc .. L'hiver 38-39 ayant été jugé médiocre de point de vue fréquentation, le conseil municipal demande à la SNCF de rétablir les anciens horaires (*trains de nuit arrivant à Morez au petit matin*) pour les skieurs parisiens.



Les Rousses - Une glissade

☞ Félix Pécelet avait vu très vite le parti qu'on pouvait tirer d'une fréquentation touristique liée aux sports d'hiver. Il pensait que le tourisme était, à côté de l'industrie, une richesse inépuisable pour le pays. Il apparaissait d'ailleurs comme une sorte d'agent de "relations publiques" du Haut-Jura. Lui-même amoureux de son pays, s'efforçait de le faire connaître au plus grand nombre possible de Français et d'étrangers. Il fut le guide bénévole de ceux qui passaient ou séjournaient aux Rousses. Il semble qu'il ne fut guère suivi dans cette démarche par ses concitoyens mais rencontra plus d'enthousiasme chez ses amis de l'Union Athlétique Morézienne.

☞ Des hommes comme Gaston Cottet, Gabriel Lamy de Morez, firent beaucoup pour la pratique du ski et l'essor touristique du Haut-Jura. Dès les années 30, l'élan est donné et le village des Rousses apparaît comme un haut lieu de la pratique des sports d'hiver. On retrouve dans l'histoire communale les étapes qui conduisent à la situation actuelle. En janvier 1938 par exemple, un comité de la Route Blanche établit un programme pour une propagande touristique de cet axe à caractère international :

☞ En octobre 1943, la commune demande le classement du groupe de communes Morez-Les Rousses comme station de sports et d'alpinisme. La demande est réitérée en mars 1945 pour le groupe de communes Morez-Les Rousses-Bois d'Amont. En 1946 est créé un syndicat d'initiative (ESSI) pour les communes de Morez, Les Rousses, Saint-Laurent. Ce ESSI sollicite la commune pour une subvention en exposant ses objectifs : "Travailler à la prospérité de la région. Celle-ci trouvera dans le tourisme les ressources qui lui sont refusées par un sol ingrat" (sic). Cette demande de subvention sera renouvelée à plusieurs reprises jusqu'à la création du syndicat

d'initiatives des Rousses en 1950 qui fonctionnera désormais de manière autonome. Son premier président fut M. Pinson, de l'hôtel du Gai Pinson. Il fut suivi de M. Taint, puis de Didier Berthet jusqu'à la transformation des structures de ce syndicat ♦



Ch. Paget, édit., Morez-du-Jura

Environs de Morez-Jura - Concours de Skis aux Rousses - Le Départ d'une Equipe

PROMENADE DANS LE SIECLE

Le ski - Le tourisme



Le Défilé du Concours de Skis aux Rousses



PROMENADE DANS LE SIECLE

L'urbanisme - la démographie

Le village des Rousses à l'origine, est aux Rousses en Bas. La configuration actuelle des Rousses en Bas n'est plus ce qu'elle était, la quasi totalité des maisons ayant été détruite en 1944. Au début, l'église des Rousses est seule sur sa butte et les chemins de la commune convergent vers elle, venant des différents hameaux.

On voit ensuite des maisons se construire dans les 2 rues de l'église, en direction du Couvent.



Lorsque la route de Morez est créée (ouverte en 1843) un autre axe, perpendiculaire au précédent s'urbanise naturellement. C'est l'actuelle rue Pasteur. Dans les années 20, la première maison du village en venant de Morez, est la maison Mandrillon et la dernière est la maison des douanes (maison du général Martin, en face du chalet Berthet). Vers 1840, au moment de la construction du Fort, on voit apparaître trois maisons au faubourg. Vers la fin du XIX^{ème} siècle, quelques maisons de

lunetiers s'établissent dans le même secteur. En 1922, le village et le faubourg ne comptent pas 80 maisons. Vers 1928, quelques maisons et ateliers sont construits sur la route de Bois d'Amont.



Dans les années 60, on verra apparaître les premiers lotissements : le premier à Champrovin (route de la Redoute), celui de la scierie Rousseau en 1963, puis successivement Clairval, les Adraits, le Grépillon, les Mésanges, le Clos Capperony, le Brioland tout récemment. Parallèlement, les vides se sont comblés (du village au faubourg par exemple), et les urbanisations le long des voies de circulation se sont prolongées : rue principale en direction de Morez, route de Bois d'Amont, route de la Porte de France, etc ... et les premiers collectifs se sont construits.

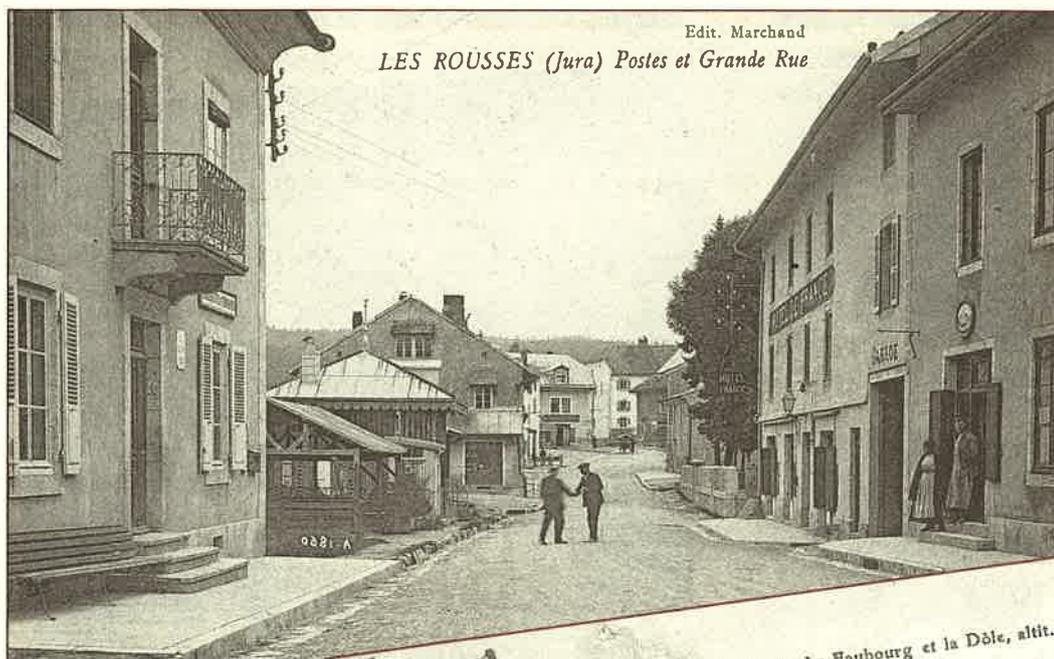
Pour ce qui est de la population, on n'a que quelques repères démographiques.

A la fin du XIX^{ème} siècle, la population dépasse les 2000 habitants (2512 en 1890). De 1890 à 1946, le chiffre de la population connaît une lente décadence : de 2148 en 1906, il tombe à 1562 en 1936. Il n'est encore que de 1720 en 1946 (dont 250 soldats en garnison au fort). La guerre de 14 fut sans doute une cause de la décroissance démographique. Il faut prendre en compte aussi une certaine émigration : entre 1921 et 1931, 180 Rousselands quittent la terre natale, faute de travail.

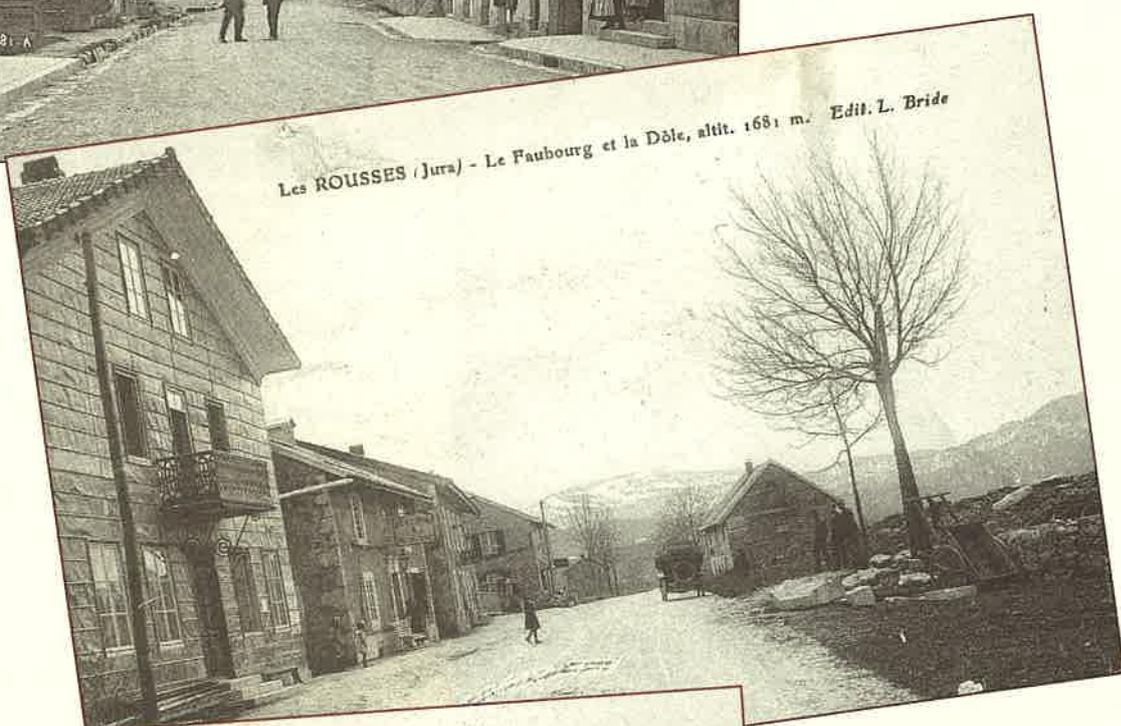
Après la guerre, le relèvement est perceptible, timide d'abord, plus net à partir des années 68-70. On compte 2331 habitants en 1982 et les deux derniers recensements donnent un chiffre de 3008 habitants ♦

PROMENADE DANS LE SIECLE

L'urbanisme - la démographie



Edit. Marchand
LES ROUSSES (Jura) Postes et Grande Rue



Les ROUSSES (Jura) - Le Faubourg et la Dôle, altit. 1681 m. Edit. L. Bride



251. *JURA-TOURISTE. - Vue générale des Rousses.*

PROMENADE DANS LE SIECLE

Le tram

C'est en 1904 que des pourparlers commencèrent pour la construction d'un chemin de fer électrique reliant Morez à la voie ferrée suisse déjà en construction (*le tronçon Nyon-St Cergue fut inauguré le 22 juillet 1916, le tronçon St Cergue-La Cure fut terminé en 1917*).



En fait, l'idée de la ligne internationale était présente dans les esprits, tant du côté suisse que du côté français et il paraissait assuré que la liaison se ferait de la région du Léman vers Morez d'une part, vers la vallée de l'Orbe d'autre part. Félix Pécelet, maire des Rousses, s'investit dans le projet, aidé par ses amis suisses, notamment M. Auberson de St Cergue et par ses relations au Conseil Général du Jura.

Les travaux furent mis à l'enquête en juillet 1912 et débutèrent le 4 novembre de la même année. Ils furent interrompus dès août 1914 à cause de la guerre. Cette interruption dura jusqu'en 1917. La pose des rails commença à la fin de l'année 1919. A l'automne 1920, la nouvelle charpente du clocher, venant de Suisse, fut amenée en gare des Rousses par le tram.

L'ouverture de la ligne fut retardée maintes fois et ce n'est que le 7 mars 1921 qu'un train régulier circula de Nyon à Morez, reliant ces deux villes en deux petites heures, alors que les diligences en mettaient

neuf pour franchir la chaîne du Jura. Le 25 juin de la même année eut lieu l'inauguration solennelle, en présence du Ministre des Transports Publics, du Préfet du Jura et de 4 ou 5 sous-préfets de départements voisins.

De la Cure à Morez, le tracé de la ligne avait été effectué de la manière la plus économique possible, mais avait tout de même demandé la réalisation de plusieurs ouvrages d'art, notamment les tunnels de Sous-les-Barres et du Turu.

Comme pour le tracé, la voie avait été construite "à l'économie", avec les moyens les plus restreints et du matériel de récupération. Cette construction s'avéra vite trop faible pour supporter le matériel roulant, et l'on ne tarda pas à connaître des déraillements. Le 23 avril 1924, la motrice sortit trois fois des rails entre Morez et la Cure, tandis que le 16 mars 1926, elle ne déraila que 7 fois dans la journée ...

La voie devint de plus en plus défectueuse et dès 1931, le département jugea urgent de remplacer les rails de la Cure au Pont de Morez. Ces améliorations permirent une augmentation de la vitesse. Au lieu des 20 à 25 km heure, on parvint à atteindre 30 à 35 km heure. La voie fut alors bien entretenue jusqu'au début de la guerre de 39. Elle sera délaissée ensuite.

L'exploitation connut bien certains aléas, notamment en raison de la neige que l'on ne parvenait pas à déblayer. L'hiver 1923-24 fut particulièrement enneigé. Il était tombé entre 1,50 m de neige au moment



PROMENADE DANS LE SIECLE

Le tram

de Noël. Le trafic fut interrompu durant plus d'un mois.

 En 1940, le trafic fut suspendu du 11 juin au 5 décembre, la ligne ayant été partiellement détruite par l'armée allemande et le Génie Français.

En 1943, la voie fut à nouveau sabotée.

L'exploitation connut aussi des jours sanglants. Le 13 août 1944, un convoi fut attaqué Sous-les-Barres par un détachement de FFI. Les maquisards ouvrirent le feu au moyen d'armes lourdes, ne se rendant pas compte qu'ils tiraient sur les leurs : à part 5 Allemands, le convoi ne transportait que des civils (environ 300) tous Français. Le personnel du tram ne perdit pas son sang-froid et fit bravement son devoir. L'un d'eux, Denis Tournier, s'avança vers les tireurs et leur fit part de leur erreur. Le maquis cessa alors le tir, mais ordonna d'évacuer le tram.

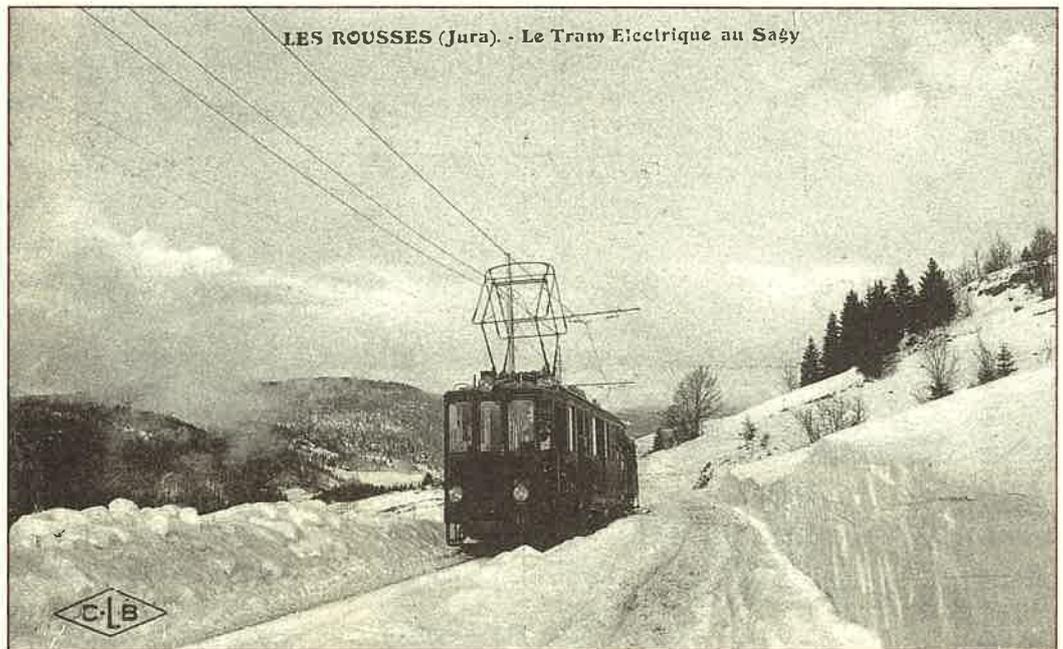
Lorsque les voitures furent vides, elles furent criblées de balles ; l'une d'elles reçut encore 2 grenades. Les Allemands se défendirent à coups de revolver ; 2 furent tués et les 3 autres grièvement blessés. Le lendemain, les Suisses vinrent dégager la voie, le matériel roulant rentra au dépôt de Nyon en bien piteux état.

 De 1921 à 1958, avant le développement des transports par autocars, par voitures particulières ou par camions, le tram rendit bien des services. Les ouvriers rousselands l'utilisaient pour se rendre à leur travail à Morez ou pour porter le travail fait à domicile. Le samedi était jour d'affluence : les Rousselands et les Bois d'Amonniers allaient faire leur marché à Morez. Les jeunes descendaient à bicyclette et remontaient par le tram où un wagon était équipé pour les vélos. Le tram assurait les correspondances, du côté français avec le PLM en gare de Morez, du côté suisse avec les CFF en gare de Nyon. Le tram assurait aussi les correspondances avec les bateaux du Léman, permettant les excursions vers Thonon, Evian, Montreux, Lausanne, Genève. La saison d'hiver amenant de nombreux clients skieurs, le PLM avait mis en service des trains spéciaux au départ de Paris, Dijon et Dole. Dans ces gares, on délivrait des billets directs pour les Rousses, la Cure ou la Givrine. Le tram comportait d'ailleurs, en saison hivernale, un wagon à skis.

 Le tram, c'était aussi le transport du courrier et des marchandises : charpentes et grumes pour la scierie Rousseau, boîtes à fromage de Bois d'Amont, bois de papeterie, bois de chauffage, charbon, etc ...

En hiver, lors des jours de tempête, le tram fut parfois le seul lien par lequel les Rousses conservaient des relations avec l'extérieur.

 Dès 1945, la situation se dégrada rapidement. La régie départementale avait de plus en plus de mal à tenir ses engagements vis-à-vis de la compagnie suisse. Le tram Morez-La Cure devenait une lourde charge pour le



département du Jura. La voie ferrée gênait la circulation dans la ville de Morez. Finalement, le Conseil Général du Jura décida la fermeture de la ligne. L'ingénieur en chef du département et la compagnie suisse luttèrent désespérément pour son maintien et sa rénovation. Partisans et adversaires s'affrontèrent à Lons Le Saunier, dans une âpre lutte mêlée d'intrigues mais le 27 Septembre 1958, la ligne fut définitivement fermée ♦

Sources : le Chemin de Fer Nyon-St Cergue-Morez par Maurice Chavetnoir, et son équivalent suisse par Michel Rubin.

PROMENADE DANS LE SIECLE

Quelques figures ...

"Félix Mandrillon, Cycles ..."

C'était marqué sur la porte de son magasin-atelier depuis vers les années 1927 où venant du Gravier de «chez Les Puy» souche rousselande depuis quelques siècles. Le Félix avait repris l'affaire tenue par le Jules Berthet à chez Christ «Les Limes-Plats».

Il était devenu «la fée» de la petite mécanique rousselande, l'ami indispensable des ménagères. Bouillotte à reboucher, machine à coudre ou à laver et que d'autres choses encore qu'il bricolait à côté des vélos et des motos. Il arrivait pour dépanner, le béret sur l'oreille, la sacoche en bandoulière, pleine de clefs, de tournevis, de boulons, le mégot au coin de la bouche. Il étalait la sacoche, réparait et repartait avec la parfaite conscience du chirurgien venant d'opérer, «ça ira» disait-il avec cet air gouailleur et mi-sérieux qui le caractérisait.

Dans les années d'avant la guerre (la deuxième) à l'époque où il y avait aux Rousses des footballeurs et pas de terrain (maintenant c'est le contraire) ... on se retrouvait devant chez le Félix, d'abord parce que l'on pouvait jouer aux billes, il y avait un grand soleil ... il nous gonflait et rebouchait le ballon jusqu'à ce qu'à force de mettre des rustines il fallait le changer. On composait les équipes pour le dimanche et nous «les p'tits» des Rousses on écoutait les grands parler football. Il y avait le «Béto», le Maurice, le Joseph, l'André et tant d'autres.

Ma première bicyclette (la deuxième aussi ... 30 ans après) venait de chez lui. Une super-captivante pour 7,50 F et 0,50 F de plus pour la sonnette sur la roue arrière. «Si tu crèves, disait-il, porte la sur le dos pour me la ramener, ça économise les pneus». Moi, je l'écoutais. Il faisait les dépannages sur la route avec la même sacoche que pour les bouillottes et elle servait aussi pour crocheter les serrures et les portes rousselandes, c'était «une moto-confort» qui datait bien «d'avant».

Il était de toutes les sociétés. Alto à la musique ... skieur ... pompier ... bouliste ... moniteur de ski. Au Pré Chavin, il avait sa clientèle sur la petite bosse près de «la Fruitière». Quand ses clients commençaient à se tenir sur les lattes, il les emmenait faire le tour «du Fort» comme il disait ou bien le tour du lac. Les plus hardis allaient jusqu'au Cernillet avec une halte chez le «Petit Prudent» aux Landes et retour par La Cure. On aimait les balades «au Félix». Il était cet émule de Félix Péclet pour faire «voir» Les Rousses. Je crois que c'était un des derniers avec le Raymond à faire le télémark dans 50 cm de fraîche. Patineur émérite, il avait ses figures à lui et des patins qui se fixaient avec une clef.

A l'époque où mon père tenait le café sur la place

(actuellement la Bonbonnière) il venait faire son tarot chez «l'Adolphe» ou une «bête» avec le Prudent Camine de Trélarce et les autres du village. C'était «le jeune» et les «vieux» ne l'appréciaient guère car il gagnait toujours. Au jeu de dames, il excellait et jouait des heures durant.

Il commençait sa journée par la lecture du journal dans tous les coins, avant de se plonger sur l'établi, parmi son tas d'outils et le petit monde de sa mécanique. Et puis un matin il est parti faire son devoir, en 39 mobilisé au 428^e régiment Pionnier, 3^e bataillon mécanicien, avec le Robert à la Madeleine et le Pierre Lizon à «chez Grandeur». Ils furent prisonniers ensemble, au Stalag IIA à Neubandenbourg.

Puis un autre matin de l'année 1945, l'atelier Félix Mandrillon a rouvert ses portes .. On a revu le Félix de nouveau penché sur son établi avec 5 années de guerre et de camp de prisonnier. Il était resté ce même homme «d'avant» avec son esprit, sa sagesse, sa grande philosophie des choses. Il faisait penser à ce que disait cet autre Rousseland «Le Louis Grenier» de la Bourbe, lequel, alors que certains se vantaient d'avoir des biens au soleil répondait «on n'a pas tant de ce commerce et on ira au bout pareil». C'était bien dit ... et le Félix comme ça tout doucement il est allé «au bout pareil».

Il a recommencé à dépanner avec la sacoche et la «moto-confort» qui avait attendu son retour. Mais, un beau jour, comme ma super-captivante, elle a refusé tout service. Le vélo et la moto ont fini ensemble leur carrière il y de cela quelques années.

Dans le fond du magasin du Félix, il y avait un secrétaire-commode, splendide en marquetterie d'époque qui lui servait de fourre-tout et des connaisseurs qui le savaient lui disaient «Monsieur Mandrillon, vous devriez me vendre votre commode» et le Félix de répondre «Si je la vends, où je vais mettre mes vis?»

Un jour, il avait décidé de refaire sa devanture et il la peint lui-même en brun-rouge et comme il lui restait de la peinture, il en profita pour donner «un coup» aux skis de location ... brun rouge, pareil ... C'étaient de bons skis en hickory ou en frêne et qui ne cassaient jamais.

Si vous alliez acheter une pile, une burette à huile ou une chambre à air, surtout le lundi matin, cela vous prenait la matinée, car il avait les commentaires sportifs du dimanche et quelquefois on repartait sans ... la burette, mais gavé de sports.

Voilà le «Félix» ... c'était tout ce petit univers, lui dont le défaut n'était que d'avoir des qualités.

Aujourd'hui «Félix Mandrillon Cycles» c'est fermé pour cause de décès.

R. B. Au Loup

FÉLIX MANDRILLON

PROMENADE DANS LE SIECLE

Quelques figures ...

Après la disparition de M. Raymond Berthet, voici l'adieu d'un lecteur rousseland, que tout le monde reconnaîtra, à celui qui avait été baptisé «Le P'tit Jules» :

«C'est ainsi qu'ils l'avaient baptisé les grands du ski français, dans leur milieu, au cours des années 1930-1937, qui virent la création de l'école nationale du ski français ; ces noms prestigieux : Raymond Berthet, Emile Allais, Edgar Couttaz, Erny, Cathiard. Ils étaient les «jules» du ski ; Raymond, n° 2 sur la médaille des moniteurs ; aujourd'hui ils sont entre 5 et 6000. Pour nous, Les Rousselands, c'était le Raymond au Paul à chez le «Tite», né au Sagy d'une famille qui a gratté la terre des Rousses depuis 3 siècles.

Sur son passé de skieur, tout a été dit ; il a «viré» sur toutes les neiges de France, et combien d'étrangères, accumulant les premières places. Quand ce fut pour lui la fin du «Grand Cirque Blanc», il revint au pays «jouer» dans sa neige des Rousses avec ses «trucs» à lui : la Dôle dans le grand champ ... au pas des patineurs, «la Cartonnée», où il tournait comme pas un ; ça fait les «pattes» disait-il !

Sa première paire de skis, il l'avait «bricolée» lui-même, puis il avait skié sur les skis Goddet (le maréchal-ferrant des Rousses) puis sur les skis du Gustave Lizon. Sévère pour lui dans le domaine du ski, il l'était pour les autres ; quand on lui parlait de telle ou telle personne qui skiait bien, Raymond répondait : oui, il tourne.

Il construit avec son frère André son chalet, où il installe un



Raymond BERTHET

magasin de sports ; un incendie détruit le tout le jour du Mardi Gras 1947 ; on en reconstruit un, dit-il le lendemain à Lucienne, sa compagne ; ils reconstruiront les garçons au Paul ; un chalet plus beau qu'avant.

Cette vie, Raymond, que tu as menée avec cette philosophie qui te caractérisait, cet humour qui t'était propre, cette vie que tu te défendais de prendre trop au sérieux, quel courage tu as montré jusqu'à ces derniers instants ; quel bel exemple pour tous ; au 14 juillet, tu trouvais que la Dôle n'était pas tellement «poudreuse» et le 15 août on se souhaitait ... une bonne année !

Parlons des parties de tarots, où tu faisais le 4ème avec le Léon au «Tiodore», tu déjouais, avec un malin plaisir, pour t'entendre dire par le Léon «tu vas mieux en ski, que tu joues au tarot» ; c'est pas sûr répondais-tu.

Ils sont venus, en ce jour, Raymond ; les «jules» sous leurs cheveux blancs, les visages burinés des Chamoniards, graves, douloureux et dignes. Elle aussi était présente ce matin ; un manteau blanc de «fraîche» sur le village, avec un rien de soleil, qui ne voulait pas que

tout soit trop triste. Tu aurais dit, toi, Raymond : «on ne meurt pas avec une neige pareille».

On «s'accrochait» quelquefois tous deux ; diable ; c'était forcé, entre Rousselands, Berthet au Tite et Berthet à Christ ; comme c'était bon ces querelles amicales».

R. B. Au Loup

Jeannot, comme l'appelaient familièrement ses amis, aura marqué de son empreinte la vie locale et le développement de son village et de la station des Rousses qu'il affectionnait tout particulièrement.

Homme travailleur, entreprenant, d'un caractère jovial et agréable avec souvent des réparties spirituelles, il était aussi un sportif.

En effet, dès son plus jeune âge comme tous les gamins du pays, il a chaussé le skis et a participé à des compétitions de ski alpin et de saut sous les couleurs des Skieurs Rousselands avec ses camarades de l'époque, les Simon Lacroix, Jacques Rod, Marius Mora et autes Roland Macchi défendant ainsi la renommée de ce club prestigieux et de toute une région.

Jeannot Chevalier gravit tous les échelons de la profession de moniteur de ski en obtenant son diplôme de moniteur national en 1947 à l'ENSA implantée à Val d'Isère. Son diplôme acquis, il devint directeur de l'école de ski des Rousses et dirigea cette structure au début avec 5 ou 6 moniteurs. Au fur et à mesure du développement du tourisme

Jeannot CHEVALIER

d'hiver et de la station des Rousses, Jeannot Chevalier contribua au dynamisme et à l'extension progressive de l'école de ski qui comptait une cinquantaine de moniteurs lorsqu'il en quitta la direction en 1976 atteint par la limite d'âge.

Homme très entreprenant et courageux, il exerçait plusieurs activités. Travaillant avec son père adoptif, Denis Girod dans la menuiserie familiale, il reprit cette entreprise à son compte à laquelle les constructeurs de maisons individuelles faisaient appel. Puis il monta une association avec une autre menuiserie locale, Dumont-Fillon pour la construction de chalets d'habitation en bois.

Parallèlement à ces deux activités, Jeannot créa avec l'aide de son épouse, le premier magasin de sports et location qu'il modernisa puis dirigea jusqu'à son dernier souffle. La veille encore de son décès, nous avons eu l'occasion de bavarder avec lui, sans présager une disparition aussi brutale. Il avait aussi construit l'hôtel «Le Christiania» qu'il transforma en appartements ces dernières années, surveillant lui-même les travaux.